

mes, et entourée de civils, manifestants ou curieux. Il est alors 10 heures et demie. Ceux qui sont à la poudrière se heurtent à une deuxième porte et, entendant leurs camarades partir, vont les rejoindre. Trois ou quatre hommes, venus parmi les premiers à la poudrière, vont essayer d'arrêter cette colonne. En vain, prient-ils les camarades d'attendre. Ceux-ci, entraînés par la masse et surtout par la clique qui joue frénétiquement, ne peuvent s'arrêter. Ils courent alors en tête de la colonne et demandent à la musique de se taire. Les tambours et clairons, croyant à une tentative d'arrêter la mutinerie, jouent de plus belle. Ils se précipitent et leur arrachent le clairon des lèvres. Ils sont reconnus par quelques-uns, qui se taisent et aident à demander le silence. Les premiers s'arrêtent ; ils sont poussés par ceux qui suivent ; mais, dans le silence relatif obtenu, un caporal prend la parole ; le silence devient plus complet.

Le caporal explique qu'ils vont être arrêtés par les gendarmes sur la route ; il y a là des cartouches sous la main : ils n'ont qu'à en prendre. Cette proposition cause un moment de surprise. Quelqu'un répond :

« Nous avons nos baïonnettes ! » A quoi le caporal réplique : « Vous n'oserez pas vous en servir ! Si je vous conseille de prendre des cartouches, c'est pour nous éviter d'avoir à nous servir de nos armes. Sachant que nous sommes armés, on aura peur de nous et on n'osera pas nous attaquer. »

La partie est gagnée. Il ajoute : « Si nous ne devons pas partir sans cartouches, nous ne devons pas non plus laisser aller en prison les meilleurs de nos camarades. »

Les clairons sonnent « Demi-tour » et la troupe reflue vers la caserne ; cette fois, on se masse autour de la poudrière et des locaux disciplinaires. Le siège reprend plus énergiquement. La deuxième porte de la poudrière cède bientôt. On se précipite : c'est un tambour ne contenant que des étuis. Une troisième porte se dresse, plus solide que les deux premières, blindée et s'ouvrant en dehors. Elle semble défier tous les coups. Que faire ? On s'interroge. Comment la forcer ? On propose d'aller chercher la clef. Chacun fait une proposition et on n'en met aucune à exécution. Les plus acharnés s'obstinent inutilement à battre la porte. Voici un civil accompagné d'un soldat qui arrive brandissant un troussseau de clefs. Plusieurs clefs entrent successivement dans la serrure. Il y en a une qui tourne et la porte s'ouvre. La réussite, succédant aux craintes de l'instant précédent, provoque une certaine émotion et c'est dans un silence religieux que quelques hommes pénètrent dans ce sanctuaire de mort. L'un d'eux, sous le coup de cette émotion, se met en faction à la porte, pour empêcher un trop grand nombre de soldats de l'envahir. L'obscurité est complète ; on tâtonne ; on sort une caisse ; on la crève à coups de crosse de fusil ; ce sont des cartouches à blanc ; on en prend une autre qu'on crève même dans la poudrière : ce sont des cartouches de revolver.

On a allumé une bougie et on trouve enfin les bonnes cartouches ; on en sort une caisse puis deux... Tout à coup, arrive en colonne par quatre, en ordre, sous le commandement des sous-officiers et du lieutenant-colonel, la 9<sup>e</sup> Compagnie, pour défendre la poudrière. Cette Compagnie était restée disciplinée grâce à la présence de quelques gradés possédant un certain ascendant sur